

Le 12 août il était parvenu à 63° 10' de latitude nord, et à 10° 40' à l'ouest du fort. Ayant fait son observation, il laissa son quart de cercle en place, afin d'obtenir une latitude plus exacte par deux hauteurs. Pendant qu'il était à dîner, un coup de vent renversa l'instrument; le terrain étant rocailleux, tout fut brisé de manière à ne pouvoir plus s'en servir. Cet accident irréparable détermina Hearne à retourner au fort, quoiqu'il en fut éloigné de près de cent vingt lieues dans le nord-ouest.

Un malheur arrive rarement seul; le lendemain des Indiens du nord-ouest arrivèrent et enlevèrent à Hearne et à ses compagnons, une partie de leurs effets les plus utiles, entre autres son fusil. Le 19, il reprit la route du fort, accompagné de plusieurs Indiens du nord, qui portaient aux Anglais des pelleteries et d'autres marchandises. A l'instant où il partait, l'homme qui lui avait pris son fusil, le lui rendit, parce qu'il ne pouvait plus s'en servir faute de munition. Le temps fut beau pendant quelques jours, et le gibier abondant; mais le manque de vêtements chauds et de tente, se fit bientôt sentir d'une manière fort désagréable à Hearne et aux siens. Cependant son guide ne partageait aucune de ces contrariétés. Il avait de bons habits, une de ses femmes lui avait apporté une tente; il ne manquait de rien. Vers

le 17 septembre, la plupart des Indiens du nord voyant que la petite troupe de Hearne ne pouvait les suivre, faute de raquettes, s'en séparèrent pour prendre les devans.

Le 20 dans la soirée, il fut joint par Matonabbi, fameux chef, qui allait au fort avec tout son monde. Elevé dans sa jeunesse avec les Anglais, il leur avait appris à connaître la langue des Indiens du sud, et avait acquis la facilité de parler l'anglais. Instruit de la triste position de Hearne, il le fournit de vêtements chauds, lui donna une tente, enfin le combla d'attentions. « Dans un de mes entretiens avec lui, dit ce voyageur, il me demanda si j'étais décidé à entreprendre une excursion aux mines de cuivre. Sur ma réponse affirmative, pourvu que je pusse trouver de meilleurs guides que ceux que j'avais eus jusqu'alors, il répliqua qu'il était prêt à m'en servir, si le gouverneur du fort y consentait. Il attribua tous nos contretemps à l'impéritie de nos guides, et à l'absence des femmes; « car, ajouta-t-il, elles dressent nos tentes, font et raccommodent nos habits, et nous tiennent chaud pendant la nuit. Quand nous tuons beaucoup de gibier, elles le portent, et comme elles se chargent d'une partie du bagage, nous pouvons alors chasser à de grandes distances. Elles coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir, et comme ce sont elles qui font la cuisine, elles

se contentent dans les temps de disette, de lécher leurs doigts. » Plusieurs jours de route me confirmèrent dans la bonne opinion que ce chef m'avait fait concevoir sur son compte; c'était le plus doux, le plus humain et le plus sociable de tous les Indiens que j'avais vus. Ses qualités lui avaient acquis, avec une grande célébrité, l'attachement et le respect de tous ses compatriotes. » Après beaucoup de fatigues et de contretemps, Hearne arriva au fort le 25 novembre. Il avait été absent huit mois et vingt-deux jours, et ce temps avait été absolument perdu, puisqu'il n'avait pu atteindre le but de son voyage.

Bien loin d'être découragé par ces tentatives inutiles, Hearne demanda au gouverneur à partir une troisième fois. Cette offre fut acceptée d'autant plus volontiers, que l'on supposait, avec raison, que l'expérience acquise dans ces deux voyages, le mettait à même de réussir plus facilement.

Matonabbi proposa un plan de voyage qui faisait honneur à sa pénétration et à son jugement; il fut adopté, et Hearne muni d'un nouveau quart de cercle, partit le 7 décembre avec ce chef, ses femmes et d'autres Indiens. On marcha plus directement à l'ouest que les deux premières fois. Le 28 on sortit du pays stérile et découvert, où quelquefois l'on avait trouvé très-peu de vivres;

pendant trois jours la troupe n'avait vécu que d'eau de neige. On entra dans des bois touffus. Les arbres étaient bas et tortus; c'étaient des pins et des genévriers, entremêlés de saules et de peupliers, notamment sur le bord des étangs.

Le 1^{er} janvier 1771, on traversa sur la glace le lac des Iles, dont le milieu est par 60° 41' de latitude nord, et 102° 25' de longitude à l'ouest de Londres. Il a trente-cinq milles de largeur; son étendue du nord-est au sud-ouest est bien plus considérable. Il tire son nom de la quantité d'îles qu'il renferme, elles sont si rapprochées les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de ruisseaux et de canaux; en hiver on y pêche beaucoup de poisson excellent. Ses bords sont ordinairement habités par les familles des Indiens du nord, qui vont en hiver trafiquer au fort anglais; elles y attendent leur retour, fort tranquilles sur leur subsistance, fussent-elles même dépourvues de fusils et de munitions. Le terrain des environs est montueux et rocailleux; les hauteurs sont peu garnies de bois.

Depuis que les voyageurs avaient quitté le fort, ils avaient parcouru plusieurs centaines de milles sans apercevoir un seul étranger. Ce ne fut que le 22 janvier qu'ils rencontrèrent un Indien auquel Matonabbi avait confié une de ses femmes et deux de ses enfans, qui vinrent le lendemain rejoindre

ce chef. Cette particularité prouve que cette partie du pays est peu habitée; d'ailleurs Hearne apprit des Indiens, et observa par lui-même, que cette portion du continent contient de vastes espaces qui ne peuvent fournir à la subsistance, non-seulement des hommes qui voudraient s'y établir, mais même des voyageurs qui ne font que les traverser.

On passa plusieurs lacs et des rivières; le froid fut très-rigoureux dans le mois de février; il diminua dans les premiers jours de mars, quoique toutes les eaux fussent encore gelées, excepté dans les endroits garantis des vents du nord, et ouverts au midi.

Le 19 mars on distingua plusieurs sentiers récemment frayés, et le soir on arriva près de cinq tentes d'Indiens du nord, qui avaient passé une partie de l'hiver dans ce lieu pour y traquer le daim. Le mauvais temps obligea Hearne et sa troupe de séjourner quelque temps dans cet endroit; apprenant que plusieurs de ces Indiens devaient, l'été suivant, aller au fort anglais, il écrivit au gouverneur les détails de son excursion. Le 23 on put se remettre en route; ensuite on rencontra d'autres Indiens; une partie d'entre eux marcha vers l'ouest avec Hearne.

Quand on fut sur les bords du Thelevey-azayeh, situé à 61° 30' de latitude nord, et à 200 lieues à l'ouest du fort anglais, on s'y arrêta pour

faire provisions de matériaux nécessaires à la construction de canots, que l'approche de l'été rendait indispensables. Ensuite Matonabbi fit partir à l'avance l'un de ses frères et d'autres Indiens qui devaient travailler aux canots, sur les bords du lac Clovey, situé vers l'extrémité du pays stérile. Le 25 on se remit en marche, et l'on se dirigea au nord. Le temps était si chaud, et la quantité de neige fondue si grande, que l'on ne put arriver que le 3 mai au lac Clovey.

On se mit aussitôt à l'ouvrage, le temps humide le contraria; il ne fut achevé que le 20. D'autres troupes d'Indiens vinrent aussi sur les bords de ce lac pour construire des canots d'écorce, qui sont plus petits et plus légers que ceux que l'on fait dans le sud; quoique peu solides, ils répondent parfaitement à la fin à laquelle on les destine. Ils ressemblent à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits et les extrémités pointues; ils ont rarement plus de douze pieds de long et plus de vingt pouces de large.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens. Je dus à la protection et l'attention de Matonabbi, de n'être ni troublé, ni importuné de demandes. Il avait prévenu ses compatriotes, que loin d'avoir quelque chose à donner, je n'avais pas même toujours ce qui m'était nécessaire. Je réservais le peu

qui me restait de marchandises pour les Indiens qui vivent plus au nord, et qui ne visitent jamais les comptoirs anglais. Toutefois les présens en tabac allaient toujours leur train, car il ne nous arrivait pas un Indien de quelque considération, qui ne reçût la valeur de quelques pipes. Ces libéralités jointes à celles que j'étais obligé de faire continuellement à nos Indiens, il ne me restait plus que la moitié de ma provision. Les sauvages convoitaient également la poudre et le plomb; Matonabbi ne leur en laissait pas manquer; mais ces munitions lui appartenaient. »

Le 20 mai la troupe poursuivit sa marche au nord. Dans la journée, une petite bande d'Indiens informa le guide de Hearne, que le chef Kilchi auquel il avait, l'année précédente, remis une lettre pour le fort anglais, se trouvait à peu de distance. On lui dépêcha des émissaires, et le 29 il arriva, portant à Hearne des lettres et deux petits barils d'eau-de-vie de France; les autres marchandises, dont on l'avait chargé, avaient été employées; il offrit en échange quatre peaux d'élans, qui ne valaient pas la vingtième partie de ces objets; « mais, dit le voyageur, elles m'étaient plus utiles que tout ce qu'elles remplaçaient, parce que le cuir convenait pour faire des souliers dont nous manquions, tandis que nous avons abondance de poudre et de plomb. »

Sur ces entrefaites, la troisième expédition de Hearne faillit à échouer comme les deux autres. Deux des femmes de Matonabbi l'avaient abandonné; une troisième lui fut reprise par son mari, qui la lui avait vendue au mois d'avril précédent. Cet homme lui déclara que, s'il voulait garder la femme, il fallait qu'il lui donnât une certaine quantité de munitions, des outils en fer, une chaudière et d'autres marchandises; comme il était beaucoup plus fort que Matonabbi, celui-ci fut obligé de céder. Son amour-propre fut si humilié de ce que l'affaire se fût passée devant Hearne, qu'il ne voulait plus continuer à marcher à la recherche du fleuve de la Mine de Cuivre; il était décidé à se joindre aux Indiens d'Athapeskô, qui demeurent dans l'ouest; il avait déjà passé plusieurs années avec eux, et en avait, disait-il, reçu plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. « Je n'avais, ajoute Hearne, rien à craindre pour ma sûreté, car il m'offrait de me prendre avec lui et de me faciliter mon retour au fort, en me faisant faire connaissance avec des Indiens d'Athapeskô qui allaient tous les ans y trafiquer. Après avoir attendu que les ressentimens de ce chef se fussent un peu calmés, j'employai, pour l'engager à continuer le voyage, tous les raisonnemens que je pus imaginer; il finit par se rendre; et me promit de faire toute la diligence possible. »

On était alors sur les bords du lac Pechou. Le 30 mai on atteignit son extrémité septentrionale ; alors Matonabbi, jugeant que pour marcher vite, il convenait de ne pas emmener toutes ses femmes ni les enfans, les laissa aux soins de quelques Indiens qui étaient dans la troupe ; il leur enjoignit de poursuivre leur route au nord à petites journées, et lorsqu'ils seraient arrivés à un lieu qu'il leur indiqua, d'y attendre son retour. Il choisit pour le suivre deux de ses plus jeunes femmes qui n'avaient point d'enfans, et ne prit que la quantité de provisions nécessaire pour le temps que son absence devait durer. Les autres Indiens de la troupe suivirent son exemple.

Ces arrangemens terminés, on partit le 31 ; mais ce fut avec bien de la peine que Matonabbi parvint à empêcher ses autres femmes de le suivre avec leurs enfans et leurs bagages ; il fut obligé d'avoir recours à son autorité pour les contraindre à rester en arrière. La séparation eut donc lieu. A peine on s'éloignait, qu'elles jetèrent des cris lamentables que l'on ne cessa d'entendre, que lorsqu'on les perdit de vue. Cette scène déchirante faisait si peu d'impression sur les Indiens qui accompagnaient Hearne, qu'ils continuèrent leur marche en riant ; jamais il ne les avait vus aussi joyeux. Le petit nombre de ceux qui manifestaient des regrets, n'en témoignaient que

pour les enfans, surtout pour les plus jeunes.

Comme on était alors par 64° de latitude, on voyait constamment clair, même à minuit, ce qui permettait de cheminer aussi long-temps qu'on le désirait, et de poursuivre le gibier sans en être empêché par l'obscurité. Toutefois le temps était froid, et peu de jours auparavant il était tombé de la tourbe.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, beaucoup d'Indiens étaient convenus avec les miens de les accompagner au fleuve de la Mine de Cuivre, uniquement pour tuer des Eskimaux, qui, suivant ce qu'on leur avait appris, fréquentent ses bords. Cette expédition, quelque fatigante, quelque dangereuse qu'elle pût être, entraîna si fort dans le goût de tous les Indiens, que pendant un certain temps, chaque nouvel arrivant offrait d'être de la partie. En conséquence chacun s'était fait un bouclier avec des planches ; il était épais de trois quarts de pouce, long de trois pieds, et large de deux ; on le destinait à parer les flèches des Eskimaux. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes.

« Lorsque je fus informé du dessein de mes compagnons, et que je vis leurs préparatifs hostiles, je fis tout ce qui dépendait de moi pour les détourner d'exécuter leur cruel projet. Mes ins-

tances et mes sollicitations, loin de produire sur eux l'effet que j'en désirais, ne servit qu'à leur inspirer des doutes sur mon courage. Ma sûreté personnelle exigeant qu'ils eussent de moi une opinion contraire, je fus forcé de changer de ton, et je leur dis que peu m'importait qu'ils voulussent éteindre la race et le nom des Eskimaux; qu'à la vérité je n'étais pas ennemi de ce peuple, et que je ne croyais pas qu'on dût l'attaquer sans motif; cependant, s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité pour défendre quelqu'un de sa troupe, loin de redouter les pauvres Eskimaux, que je méprisais plus que je ne les craignais, on me verrait sacrifier ma vie pour celle de tous les hommes qui m'accompagnaient. Ce discours fut accueilli favorablement, et depuis ce moment, je m'abstins de rien dire sur leurs projets d'hostilités. En effet, un peu de réflexion me prouva que ce serait une insigne folie à quelqu'un, dans ma situation, d'essayer de s'opposer aux effets de cette animosité nationale, qui subsistait entre ces deux peuples depuis des siècles.

Depuis le 1^{er} juin le temps fut si variable et la pluie ainsi que la neige si fréquentes, que ce ne fut que le 16 que la troupe atteignit le parallèle de 67° 50', fixé par Motonabbi, pour le point auquel les femmes et les enfans devaient attendre

son retour du fleuve de la Mine de Cuivre. On traversa plusieurs lacs sur la glace, ainsi que des rivières et des ruisseaux, dans lesquels les sauvages pêchent beaucoup de poisson. On trouvait heureusement une compensation au temps désagréable, dans la grande quantité de daims que l'on rencontrait. « Les Indiens, dit Hearne, en tuaient non-seulement pour notre consommation journalière, mais aussi pour en extraire uniquement la graisse, la moelle et la langue. Je cherchai plusieurs fois à leur démontrer les inconvéniens et l'inutilité de cet usage, surtout dans cette saison où les peaux de ces animaux ne pouvaient servir à faire des habits; et lorsque la nécessité d'arriver promptement au terme de notre voyage, ne nous permettait pas de nous arrêter long-temps en route pour consommer toute leur chair; mais comme les habitudes d'un peuple sont difficiles à vaincre, mes remontrances demeuraient sans effet, et on me répondait que c'était très-bien fait de tuer du gibier tant qu'on en trouvait, puisque l'on n'en voyait pas tous les jours, et que tuer des daims ou autre espèce de bête dans un canton, ne les rendait pas rares dans un autre. Les Indiens sont en effet si accoutumés à la destruction, qu'ils ne passent pas même devant le plus petit nid d'oiseau, sans détruire les petits ou briser les œufs.